

BLITZTHEATREGROUP

Athènes, Grèce



Photo : Vincent Arbelet

EXTRAITS DE PRESSE FRANÇAISE
2012 - 2015

LIGNE DIRECTE

DIFFUSION
LIGNE DIRECTE/JUDITH MARTIN
+33 (0)6 70 63 47 58
INFO@LIGNEDIRECTE.NET
WWW.LIGNEDIRECTE.NET

SOMMAIRE

1. Quelques extraits de presse sur la compagnie **Blitz**theatregroup

- a. Les InROCKuptibles (supplément Théâtre en Mai), mai 2015
- b. Le Monde (supplément les Nuits de Fourvière), 3 juin 2015
- c. Télérama, 12 décembre 2012

2. Extraits de presse sur quelques spectacles

a. VANIA. 10 ANS APRÈS

- i. Le Bien Public, le 30 mai 2015
- ii. Mouvement, le 5 juin 2015

b. LATE NIGHT

- i. Les InROCKuptibles, 10 décembre 2012
- ii. Au Poulailleur
- iii. L'Humanité, le 3 décembre 2012
- iv. Le Monde, le 30 novembre 2012

les
inRockuptibles

théâtre en mai

DU 22 AU 31 MAI 2015 / THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE - CDN

3 p.m.



les nouveaux romantiques

Faire face à la violence du monde en le poétisant : depuis dix ans, le collectif grec **Blitz Theatre Group** observe les fracas contemporains à travers le prisme du théâtre.

L'Europe est en ruines et trois couples dansent à l'infini sur les tapis élimés et bordés de gravats d'un no man's land qui pourrait être le hall d'un grand hôtel international... Ce serait comme si, aujourd'hui, le romantisme était la seule force de contestation possible, le seul élan révolutionnaire dans un monde dévasté par la crise, les crises, la mort des idéologies, le nouvel essor des religions et les sauvageries du capitalisme. Une certaine poétisation du monde.

En 2004, Angeliki Papoulia, Christos Passalis et Giorgos Valaïs, las de leurs expériences d'acteurs respectives, se sont choisis et ont opté pour le romantisme pour se réinventer et concevoir ensemble un nouveau langage. Ils ont fondé le Blitz Theatre Group. Un collectif auteur et acteur de ses propres spectacles dans une Grèce au bord du gouffre où le spectacle vivant, le théâtre, est encore pétri pour ne pas dire empêtré dans les traditions.

"Nous savions surtout ce que nous détestions, dit Christos Passalis, ce que nous ne voulions pas reproduire de ce que les générations précédentes avaient façonné. Nous voulions forcément être différents, mais il nous a fallu un certain temps pour nous rendre compte que nous devons trouver une nouvelle façon de dire les choses et de raconter nos histoires. Le cinéma invente tout le temps de nouvelles histoires. Le théâtre répète au fil des siècles toujours les mêmes histoires. En 2004, en Grèce, il n'était pas du tout populaire d'écrire ses propres histoires."

"Tradition" en grec signifie : "ce qui t'a été donné". Pour le Blitz Theatre Group, ce qui a été donné et rendu, travaillé et poétisé, c'est une forte culture européenne puisant dans la musique, la littérature et le cinéma

du XX^e siècle : Joy Division, New Order, les films de Godard, de Bergman, de Tarkovski et Chris Marker. "Nous ne sommes pas les enfants de la tragédie et du cinéma grec, insiste Angeliki Papoulia, pourtant également égérie du cinéaste Yórgos Lánthimos. Un auteur que nous adorons, Thomas Bernhard, a dit quelque chose d'important pour nous : 'Tu dois essayer de ne pas vivre dans le monde de tes parents.' Nous devons essayer de ne pas vivre dans le monde qui nous a été donné, et ce que nous essayons de faire dans notre théâtre est de ne pas reproduire dans notre manière de travailler les principes d'autorité, de pouvoir et de peur qui régissent nos sociétés."

Le théâtre du Blitz renoue en un sens avec les grandes aspirations romantiques : poétiser le monde, observer la réalité à travers le prisme de l'art. Et en dépit de ses échecs, toujours remettre l'ouvrage sur le métier. Tomber, se relever, rêver. "C'est presque idéologique, dit Christos Passalis, nous avons plus de choses en commun entre lecteurs de Thomas Bernhard ou amateurs de Godard qu'avec nos voisins en Grèce, nous ne croyons pas en cette chose artificielle qu'est la nation. La construction européenne devrait être la fin des nations, des nationalismes et le partage des idées. Je sais que ce que je dis est utopique, même romantique... mais il y a une certaine éthique derrière tout cela, pas une moralité, une éthique artistique. Je ne suis pas un prêtre, mais la manière dont on perçoit la réalité, la manière dont on peut créer une autre communauté au sein de la communauté, politiquement, personnellement, est ce qui nous questionne. J'ai perdu espoir, je n'ai plus le courage de croire dans de grandes idées collectives, je suis devenu suspicieux, j'ai peur des grands élans collectifs,

je crois aux petites choses et le théâtre est le dernier endroit où les gens peuvent se rencontrer en trouvant une autre manière de se raconter des histoires." "La chose la plus difficile aujourd'hui est d'être optimiste, renchérit Giorgos Valaïs, alors dans nos spectacles nous utilisons l'histoire, les histoires, car elles seules peuvent modifier notre vie réelle."

Si l'aventure n'a pas été paisible mais chaotique, laborieuse et épique, elle aura mené le trio fondateur du Blitz Theatre Group sur toutes les routes d'Europe et notamment en France où on les a découverts avec *Guns! Guns! Guns!*, une rétrospective audacieuse et joyeuse de l'histoire du XX^e siècle avec pour fil

Vasilis Makris





Late Night

"la construction européenne devrait être la fin des nations et le partage des idées"

Christos Passalis

conducteur la révolution, et surtout *Late Night*, une valse poétique sur la désolation du monde fracassé par la crise. Aujourd'hui, ils créent *Vania. 10 ans après*. Dix ans après la fin de la pièce, Vania, Elena et Astrov, les personnages de Tchekhov, comme Angeliki, Christos et Giorgos, se retrouvent dans une pièce étrange entre rêve et réalité.

Ils se remémorent, revivent et rejouent des fragments de leur vie passée. Il y a des scènes d'adieu et des confessions nocturnes. Il y a des explosions d'émotion. Les textes sont d'Ingmar Bergman, de T.S. Eliot, de Marina Tsvetaïeva. Certains aussi ont été écrits par les membres du collectif pendant les répétitions. L'histoire de Vania est une histoire d'attente et d'emprisonnement. Ils veulent aimer et être aimé. Ils essaient de changer leur vie.

"Après toutes ces années, dit Giorgos, c'est une manière d'être à nouveau tous les trois. Nous ne parlons jamais ensemble de ces dix années écoulées... D'une certaine manière, Vania. 10 ans après est notre création la plus

silencieuse. Lorsque nous avons commencé à travailler, nous n'étions pas très attentifs à ce que nous impliquions de personnel dans nos créations. Maintenant, nous y pensons. Regarder le monde autour de nous, raconter des histoires, est devenu une opportunité de nous regarder nous-mêmes et de comprendre peut-être ce que nous n'avions pas encore compris." "Nous avons surtout compris, ajoute Christos, que le théâtre est difficile et qu'il nous a volé quelques années sur notre espérance de vie !" **Hervé Pons**

Late Night les 23 et 24 mai à 21 h, le 25 à 18 h, Parvis Saint-Jean
Vania. 10 ans après le 28 mai à 21 h, les 29 et 30 à 22 h, Parvis Saint-Jean

Les Nuits de Fourvière

► Du 3 juin au 2 août 2014



Christos Passalis
dans « Late Night »,
mis en scène par
le Blitz Theatre Group.
VASSILIS MARKIS

Touchées par la Grèce

De Sophocle au rebétiko et d'Aristophane au Blitz Theatre Group, la nouvelle édition des Nuits de Fourvière est éclairée par un éclatant halo hellène

Dominique Delorme est, de son propre aveu, un « Méditerranéen ». Et, comme tous les Méridionaux, il n'aime pas faire les choses à moitié. Quand le directeur des Nuits de Fourvière a décidé d'intégrer les marionnettes parmi les disciplines de son festival, aux côtés de la musique, du théâtre, du cirque ou de la danse, il n'a pas programmé un, mais trois spectacles de cet acabit. « *Lorsqu'on fait entrer un genre ou un pays dans une affiche aussi pluridisciplinaire et internationale que la nôtre, il faut le faire de manière spectaculaire* », indique-t-il.

Spectaculaire, la programmation 2014 du festival lyonnais l'est surtout par sa coloration grecque, qu'elle soit antique (avec les adaptations de Sophocle par Gwenaël Morin et d'Aristophane par Serge Valletti) ou contemporaine (à travers les spectacles du Blitz Theatre Group ou les concerts de rebétiko). Cela fait des années que Dominique Delorme rêve d'éclairer ses Nuits d'un halo hellène : « *Je suis tombé amoureux de ce pays au début des années 1980, lorsque j'y suis parti cinq ou six étés de suite, se sou-*

vient-il. Un livre m'avait beaucoup marqué, L'Été grec, de Jacques Lacarrière. En 2010, avec le comédien Serge Valletti, nous avons passé huit jours entre Delphes et Athènes, à la recherche de ce genre musical à la fois très populaire et très savant qu'est le rebétiko. A la table d'un bistrot, Serge me parle de son projet d'adapter tout Aristophane. C'est à ce moment-là que l'idée d'une programmation grecque a pris forme. »

On oublie parfois que l'Europe doit son nom à une déesse antique, qui, selon la mythologie, eut suffisamment de hardiesse pour chevaucher Zeus, métamorphosé en taureau, et lui donner trois fils. En un sens, les spectacles grecs programmés à Fourvière sont tous des enfants d'Europe. Mais d'une Europe en crise, malade de n'avoir pensé son destin qu'en termes économiques et administratifs – ce dont témoigne l'affligeant scrutin du 25 mai dernier. « *La Grèce a été à maintes reprises chamboulée par des crises d'une ampleur exceptionnelle*, souligne Dominique Delorme. *A chaque fois, elle en a tiré des formes artistiques d'une grande vigueur. Le rebétiko est né après l'arrivée de plus d'un million de réfugiés à Athènes, en 1920. Les spectacles du Blitz Theatre*

Group nous apprennent pareillement à rester debout au milieu de la catastrophe. »

L'Italie, des frères napolitains Toni et Peppe Servillo à la fanfare romaine de l'Orchestra di Piazza Vittorio, et l'Espagne, à travers le flamenco de Juan Carmona ou Carmen Linares, achèveront de donner à ces Nuits un éclat méditerranéen. « *Dans ma jeunesse, j'ai été ouvrier en Italie, mon fils est artisan luthier à Cremona, ma sensibilité penche clairement vers le sud*, admet Dominique Delorme. *Nous avons beaucoup à apprendre de ces pays-là. Les récentes élections nous ont montré qu'une nation comme l'Italie pouvait rebondir politiquement. C'est une bouffée d'oxygène pour nous Français, qui sommes en panne d'idées et d'enthousiasme.* »

Après des années de domination septentrionale, la programmation des deux autres grands festivals français de spectacle vivant – Avignon et Automne à Paris – laisse à penser que l'Europe du Sud s'apprête à prendre une revanche durable sur les planches. L'exemple grec est, à ce titre, probant : berceau du théâtre, il en est aussi la tête chercheuse. Les Anciens sont des Modernes qui s'ignorent. ■

AURELIANO TONET



« Don Quixote », par le Blitz Theatre Group, une des compagnies les plus créatives d'Athènes.

YORGOS MAKKAS

Les enfants de Godard et de la « troïka »

Le collectif grec Blitz Theatre Group met en scène le chaos du monde dans un « Don Quixote » très sombre. Dans « Late Night », l'Europe dévastée est convoquée

Ce *Don Quixote* est né du chaos grec. « C'était une période sombre pour nous », explique Christos Passalis, l'un des trois fondateurs du Blitz Theatre Group, une des troupes les plus stimulantes d'Athènes. Créé pendant l'été 2012, au moment où la Grèce est au bord de la faillite, *Don Quixote* est un spectacle noir, inspiré des dernières pages du livre de Cervantès – quand le Chevalier, errant avant de mourir, renie son aventure – et de la phrase de Dostoïevski citée dans le spectacle : « C'est le livre le plus triste de l'histoire de la littérature. Ses dernières pages sont remplies de la solitude et de la tristesse du monde. »

Don Quichotte est isolé, sans Sancho et sans Rossinante. Il court sans avancer, comme sur un tapis de jogging, seul dans un monde brutal, peuplé d'oiseaux hostiles, au milieu de scènes de meurtre ou de viol. « On ne sait pas qui sont ces personnages. Nous avons voulu créer un chaos autour de ce héros », souligne Christos Passalis.

« On ne voulait pas illustrer ce livre. On a essayé de déconstruire le mythe. Il doit en rester deux phrases », poursuit Giorgos Valais, autre cofondateur.

On ne trouve pas dans *Don Quixote* les moments séduisants, un peu plus légers, présents dans les autres pièces du groupe. *Cinemascope* racontait les neufs derniers jours du monde, *Late Night* se passe dans une Europe embrasée par les guerres. Mais, dans ces deux spectacles, l'espoir, la poésie, la légèreté passent entre les moments sombres. Dans *Don Quixote*, tout est noir.

Les personnages retrouvent des couleurs avec *Late Night*. Des couples dansent inlassablement pendant qu'autour d'eux des guerres se déroulent dans une Europe dévastée. Ils se relaient au micro pour décrire la destruction de ce monde, se souvenir de leurs amours.

Blitz ne parle pas de la Grèce d'aujourd'hui – ou pas seulement. « Nous sommes dans une situation confuse, socialement, politiquement. Ce n'est pas seulement cette dramatique crise

financière grecque, mais plutôt un sentiment de crise culturelle, d'une impasse politique, d'un manque d'alternative », explique Giorgos Valais. Voir la pièce peu après la montée des mouvements extrémistes aux quatre coins du Vieux Continent, lors des élections européennes du 25 mai, lui donnera une résonance particulière. *Late Night* parle de cette déception de l'Europe. « Après Maastricht, la vision de l'Europe a changé. On n'a plus parlé que d'un marché. Avant, les dirigeants avaient une vision. Ce qui devrait être le plus important dans l'Europe, c'est la culture, pas l'argent », se désole Giorgos Valais. Cette Europe de la culture, ils l'expérimentent quotidiennement. Ils prennent souvent la route pour aller à Berlin à la Schaubühne, à Paris au Théâtre de la Ville, ou à Lyon aux Nuits de Fourvière pour leurs deux derniers spectacles. Ils sont heureux d'échapper à l'austérité grecque, qui ferme les théâtres.

Godard parlait des « enfants de Marx et de Coca-Cola » ; les comédiens de Blitz sont les

enfants de Godard et de la « troïka », du FMI, de la Banque centrale européenne et de la Commission européenne, qui imposent la rigueur à Athènes ». Blitz est un collectif. Les spectacles sont conçus par Christos Passalis, Giorgos Valais et Angeliki Papoulia, magnifique actrice que l'on voit dans les films après de Yorgos Lanthimos, *Canine* et *Alps*. Ils ont commencé à travailler au théâtre au début des années 2000. Ils se sont rencontrés sur des scènes et ont décidé de tenter l'aventure d'un théâtre différent, plus vivant. « Le théâtre grec nous ennuyait », indique Christos. « On aime le cinéma, la musique. On voulait l'utiliser dans nos pièces », ajoute Giorgos Valais. Deux de leurs premiers spectacles s'appellent *Joy Division* et *New Order*, du nom des fameux groupes anglais.

« Ce qui devrait être le plus important dans l'Europe, c'est la culture, pas l'argent »

GIORGOS VALAIS
cofondateur du Blitz Theatre Group

Dans *Late Night*, un vieil écran de télévision tourne le dos aux spectateurs. On entend juste les sons de films qui font partie de l'univers culturel de Blitz : *La Grande Illusion*, de Renoir, *Berlin Alexanderplatz*, de Fassbinder, *Le Mépris*, de Godard, et *Le Miroir*, de Tarkovski. Godard et Tarkovski sont cités dans presque tous les spectacles. « Godard m'a appris à mettre en scène », reconnaît Christos Passalis. Il y a beaucoup de musiques dans *Late Night*, une véritable bande-son – qui va de Georges Delerue (la bande originale du *Mépris*) à Jean-Sébastien Bach – sur laquelle les acteurs dansent inlassablement. Ils n'ont pas vu *Le Bal*, d'Ettore Scola, qui reprenait la mise en scène de Jean-Claude Penchenat, mais tous ceux qui ont vu la pièce leur en parlent.

Ils partent souvent de l'actualité, mais c'est seulement le point de départ de leur création. Leur premier succès, *Guns! Guns! Guns!*, créé en 2009, est né de la mort d'un jeune lycéen, tué par la police, qui a provoqué plusieurs nuits d'émeutes à Athènes. Christos se souvient avec émotion de « ces jours fous, les meilleurs d'Athènes. On avait le sentiment que la ville nous appartenait ». A partir de cette ambiance un peu euphorique, ils ont construit un spectacle qui retrace les grands événements du XX^e siècle, où se mêlent petite et grande histoire, discours politiques et chansons. Très beaux visuellement, leurs spectacles ne sont pas pour autant léchés. En définissant leurs principes de base, ils expliquent que le théâtre n'est pas « un terrain pour la virtuosité et les vérités toutes faites », parce que « rien ne peut être tenu pour acquis ni dans le théâtre ni dans la vie ».

L'improvisation, le travail entre les comédiens jouent une place importante. Le 21 juin, le Nouveau Théâtre de Montreuil présentera la version française de *Galaxy*, une performance plus qu'une pièce, dans laquelle les comédiens improvisent en incarnant un personnage historique (Marx, Bach...), des inconnus, l'URSS ou encore leur première dent...

Et la suite ? Loin de la Grèce, ils veulent revenir vers Tchekhov. Angeliki Papoulia a joué dans *Platonov* au Théâtre national de Grèce, dans une mise en scène de Lanthimos, en 2012. Il voudrait expérimenter la vidéo. Combien restera-t-il de phrases de Tchekhov à l'arrivée ? ■

ALAIN SALLES

Don Quixote, Late Night

Le premier, les 8 et 9 juillet, le second, les 11 et 12 juillet. Théâtre Terzoeff. Ensatt, 20 heures. 20 €/15 €.

Le rebétiko aiguise ses couteaux

Né dans les années 1920, le blues des bas-fonds grecs continue sa mue. Avec, à Lyon, Grigoris Vasilas et Simon Abkarian

Apparu dans l'ombre, la marge, les bouges, et les prisons grecques, à la fin du XIX^e siècle, le rebétiko revient à travers une nouvelle génération d'artistes. Les Nuits de Fourvière invitent Grigoris Vasilas, chanteur grec né à Mytilène. Excellent joueur de bouzouki et de luth baglama, les instruments du rebétiko, cofondateur du groupe Dromos, il se produit avec son nouvel ensemble, le Pyrinas Band, et accompagne par ailleurs le comédien Simon Abkarian, dans sa création *Ménélas Rebétiko Rapsodie*, présentée à Fourvière.

Egalement invitée des Nuits grecques, la jeune chanteuse turque d'origine kurde (alévi), installée à Londres, Çigdem Aslan marche dans les pas des femmes qui ont réussi à se frayer un chemin, puis à s'imposer dans un genre dominé par les hommes, telle Roza Eskenazi (née à Constantinople au milieu des années

1890, décédée à Athènes en 1980). Çigdem Aslan privilégie le style smyrneïko (chant de Smyrne). « Le rebétiko de Smyrne, nous explique la chanteuse, est légèrement différent de celui qui s'est développé en Grèce. Il utilise des échelles et instrumentations plus orientales, comparées au rebétiko du Pirée. »

Déclin et renaissance

Musique de marginaux jouant facilement du couteau, le rebétiko avive l'inspiration des artistes contemporains. De ce blues urbain qui prend son essor en Grèce après l'afflux de réfugiés grecs venus d'Asie mineure, sans un sou, à la fin de la guerre gréco-turque (1919-1922), le chanteur italien Vinicio Capossela a fait le fil conducteur de son album *Rebetiko gymnastas*. « Petites chansons simples chantées par des gens simples », d'après le poète et écrivain grec Ilias Petropoulos, ce

genre musical a connu son âge d'or dans les années 1930-1940, puis son déclin, avant de renaître vers la fin de la dictature (1974). « Il s'est développé, dès 1915, dans les cafés-aman, des tavernes musicales qui apparaissent à cette époque à Athènes, Thessalonique, Smyrne (Izmir) et Constantinople », écrit, en 1975, Gail Holst, dans son ouvrage *Road to Rebetika*, édité en français (Les Nuits rouges, 2010), sous le titre *Aux sources du rebétiko – Chansons des bas-fonds, des prisons et des fumeries de haschich*. Smyrne – Le Pirée – Salonique (1920-1960). L'auteur y raconte que les rebètès (le mot « rebétiko » viendrait du turc *rebet*, « hors-la-loi » ou « déclassé ») improvisaient des vers souvent sous forme de dialogues. « Comme ils lâchaient à tout propos les mots "Aman, aman !" ("pitié !" ou "hélas !") pour se donner le temps d'inventer de nouvelles paroles, on qualifia bien-

tôt ces chants de "amanés". Ce fut une des toutes premières formes du rebétiko », souligne Gail Holst. Cette chanson populaire libertaire, chantée par les rebètès, des canailles méprisants l'ordre établi, qui survivaient (parfois de la contrebande) dans les bidonvilles des ports et des cités, a inspiré un film à Tony Gatlif, *Rebetiko*, avec James Thierrée, coécrit avec le philosophe Jean-Paul Dollé. Jamais sorti, faute de financement, déplore le cinéaste.

A son retour de Cannes, le réalisateur nous a raconté sa rencontre avec le rebétiko : « Dans un cabaret, à la sortie de Thessalonique, l'ambiance était hallucinante. Les gens étaient montés sur les tables et dansaient le rebétiko, les bras écartés comme s'ils voulaient s'envoler. Des jeunes filles vendaient des paniers de fleurs rouges. Les hommes les renversaient sur la tête de leurs compagnes. » Et puis, il y eut ce moment, mémorable aussi, à Mytilène,

avec Simon Abkarian, dans le jardin potager du père de Grigoris Vasilas, à l'ombre de la vigne grimpeuse, poursuit Gatlif. « Aux grillades, la mère de Grigoris, au raki, son père. On a dansé le rebétiko, bu du raki avec Simon, en écoutant l'incroyable bouzouki de Grigoris et le chant poignant en chœur des musiciens et de toute l'assemblée. » Une fête incroyable, la vraie, celle qui ne se répète pas – au son exaltant du rebétiko. ■

PATRICK LABESSE

Nuit rebétiko

Grigoris Vasilas et le Pyrinas Band, Çigdem Aslan, le 25 juin, Odéon, 21 heures. 27 €.

Ménélas Rebétiko Rapsodie de Simon Abkarian. Avec : Simon Abkarian, Grigoris Vasilas (chant et bouzouki), du 26 au 29 juin, Magic Mirror, Esplanade de l'Odéon, 19 heures. 25 €.

VU DE L'ÉTRANGER

LA GRÈCE VOIT-ELLE DÉFINITIVEMENT L'EUROPE COMME UNE MENACE?

LA RÉPONSE
DE **CHRISTOS
PASSALIS**,
ACTEUR
ET METTEUR
EN SCÈNE GREC

Un des acteurs fondateurs du Blitz Theatre Group, dont les spectacles font salle comble à Athènes. *Late Night*, présenté à Scènes d'Europe à Reims, montre une Europe future dévastée par la guerre. A voir, le 19 janvier, à La Filature de Mulhouse.

“ L'opinion publique est partagée en deux, mais elle peut changer d'une semaine à l'autre, tant elle est dominée par la peur. Les gens passent des heures sur Internet à essayer de comprendre la crise financière. Peine perdue, selon moi ! Qui peut prédire l'avenir économique ? Même les spécialistes n'y comprennent rien ! Par ailleurs, les Grecs ont la fâcheuse habitude de blâmer l'étranger, de toujours reporter la faute sur l'autre. Certes, l'Europe et l'Allemagne sont responsables de l'état dans lequel nous sommes, mais le peuple grec ne doit pas oublier non plus qu'il a voté pendant trente ans pour des gouvernements corrompus. Et il participe lui-même au système dans sa vie quotidienne. C'est un problème d'éducation : c'est difficile d'être "citoyen" en Grèce. Je ne tranche pas entre des "bons" et des "mauvais" Grecs, car nous tous, tous les jours, sommes confrontés à de tels choix. J'espère que la crise va être l'occasion de regarder en face ce problème. Le grand risque est de voir la crise économique se transformer en chaos social, car les fils savent qu'ils auront une vie pire que celle de leur père. Les choses sont allées si vite : en un clin d'œil, un demi-million de Grecs se sont mis à voter pour les néonazis aux élections de juin dernier... Oui, nous nous sentons vulnérables désormais et éprouvons le sentiment étrange de ne pas savoir si nous avons raison ou tort d'avoir peur. Mais nous ne sommes pas pour autant désespé-

Late Night, création du collectif grec Blitz Theatre Group.



rés quant à l'avenir d'un destin européen commun : notre théâtre évoque d'ailleurs notre amour des mêmes livres et des mêmes films, tout ce patrimoine culturel commun. Et si l'on en juge par l'Histoire, l'Europe, même anéantie, par les guerres napoléoniennes par exemple, a toujours su renaître de ses cendres. Tentons cette comparaison : aujourd'hui, c'est un peu comme si les experts des banques étrangères jouaient le rôle des fantassins de Napoléon ! »

Propos recueillis par **Emmanuelle Bouchez**

Vania. 10 ans après Une déclaration d'espoir inconsolable



Photo Vincent Arbelet

Jeudi soir, le théâtre du Parvis Saint-Jean résonnait, paradoxalement, des assauts pleins de la tendresse infinie du Blitz Theatre Group. La compagnie grecque livrait à Théâtre en Mai son second opus programmé. Après Late Night , c'est à une visite chez un Tchekhov crépusculaire que le combo hellène invitait les spectateurs dijonnais.

De Tchekhov, les trois comédiens grecs convoquent trois figures sorties d'une mélancolie aussi sèche que les steppes russes pour une sorte de ballet laconique, précis et remuant. Essentiel et très beau. Pas d'effets, pas de grand discours, pas de pyrotechnie des émotions chez le Blitz (lui qui emprunte pourtant son nom à l'éclair allemand...) mais la compagnie regarde avec autodérision les personnages de Tchekhov, coincés qu'ils sont dans le tournant du XIXe siècle.

Le Russe, dépressif, annonce cependant le XXe siècle et ses progrès, les Soviétiques, l'électricité générale et même la conquête de l'espace, cette « révolte contre l'apesanteur ». Les comédiens du Blitz Theatre Group, aménageant au fil du spectacle leur hall d'accueil, musical, hôtelier et intrigant, dansent ainsi une façon de résistance à l'ordre du monde. Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est le progrès ? Ce pourrait être la question restée, sans réponse, ou plutôt ornée de trois réponses.

Il y a celui qui se désigne né pour mourir, celui qui se pense mort né. Il y a celle qui danse sur les ruines, avec un espoir grandissant et communicatif, sur nos possibilités d'influence sur les rotations de cette bonne vieille terre. Les plantes vertes, apportées une à une par les comédiens, ne finiront donc pas de vibrer de sitôt.

Mouvement.net



Vania 10 ans après du Blitz Theatre Group, © Despina Spyrou.

T'AS PAS L'ÂGE

Blitz Theatre Group

Vania. 10 ans après, du collectif grec Blitz Theatre Group clôt sur une note nostalgique quoi que paradoxalement pleine d'espoir, les festivités de Théâtre en mai à Dijon.

Par Aïnhua Jean-Calmettes
publié le 5 juin 2015

Avec le recul, nécessaire pour incorporer toutes les impressions et images de ce dense week-end de festival, on commencera par la fin. Guidé, sans doute, par l'énigmatique devise de Marie Stuart, qui hante, dans un sens comme un autre, *Vania. 10 ans après*, du Blitz Theatre Group : « *En ma fin est mon commencement.* »

Cette pièce qui formait, en regard à *Late Night*, le deuxième pendant du diptyque présenté à Théâtre en mai, aura couru dans toutes les conversations

attrapées au vol. Du restaurant, où l'on s'excusait du drôle d'état second dans lequel la représentation avait laissé, à l'entrée du théâtre Mansart où l'on entendit « *Jusqu'à hier, je pensais que j'étais immortel.* »

D'une certaine manière, les dés de la réception étaient donc pipés. Avant même que Christos Passalis ne traverse le rideau blanc et vapoureux pour livrer, un peu de biais, son premier monologue, on avait peur de la claque. Et puis. Et puis la douceur de la langue grecque, la grâce de Angeliki Papoulia, l'émotion contenue du compte à rebours de Giorgos Valais. Ni claque ni angoisse.

On traverse la pièce guidé par l'omniprésence de la musique, l'attention un peu flottante, la tendance à l'intellectualisation agréablement tenue à distance. À mesure que le salon bourgeois se remplit de plantes et de mots, quelque chose nous enveloppe calmement. Des tableaux se succèdent sans réel liant narratif. Qui sont ces personnages devant nous ? Des russes inventés par Tchekov, dix ans après l'intrigue d'*Oncle Vania* ? Ou bien des acteurs grecs, offrant une image fictionnée d'eux même, dix ans après avoir monté cette même pièce ? L'indétermination ne sera jamais réglée mais qu'importe, si leurs questions sont les mêmes.

Dans l'espace enchâssé derrière l'avant scène, comme une boîte crânienne, se rejouent des dialogues, adieux et autres embrassades : Souvenirs ? Désirs ? Regrets ? On ne saura rien d'autres. Ces bribes sont là pour apporter de l'épaisseur temporelle aux personnages, un encrage social. Eux qui sur le devant de la scène apparaissent si seuls, déterminés autant qu'oisifs. Pris dans les rets d'activités inutiles qui offrent, en gestes, une forme nouvelle de Vanité.

Oui, une conscience aigüe du temps qui passe (ou qui a passé ?), l'horloge qui tourne, les remords, les ratés. Mais la paix avec le passé a déjà était nouée. Et puisque le trio a eu le courage de regarder la mort en face, elle ne fait plus si peur. Alors dansons encore, et chantons : « *Le vent se lève, il faut tenter de vivre.* »

Dans les bruits de couloir qui prolongent la pièce, on nous dira « *Tu n'as pas lu le désespoir et l'angoisse car tu es jeune encore.* » Peut-être. Rien n'y fait, le goût qui reste n'est pas celui, amer, d'une finitude enfin consciente, mais celui du désir de vivre. Un sourire au coin des yeux aussi, car « la catharsis » aura cessé, ce soir-là, d'être seulement un joli mot que l'on apprend à l'école.

Vania. 10 ans après du Blitz Theatre Group a été présenté du 28 au 30 mai au Parvis Saint-Jean, Dijon (dans le cadre de Théâtre en Mai).



côté jardin

danse maya

**Valser pour défier
la crise, c'est la méthode
prônée par les Grecs
du Blitz Theatre Group.**

*Qu'importe, lorsque l'on est grec,
de spéculer sur la véracité
de l'apocalypse annoncée par
le calendrier maya... Car le ciel
vous est déjà depuis longtemps
tombé sur la tête avec l'état de crise
provoqué par la drastique austérité,
conséquence du remboursement
de la dette du pays. Ainsi,
avec Late Night, c'est à une drôle
de sarabande d'où l'espoir est
banni que nous convient les six
membres du collectif Blitz Theatre
Group d'Athènes.*

*Ils multiplient les danses de salon
sur un parquet de bal multicolore
cerné par de petits tas de gravats.
De Bach à Chostakovitch et Georges
Delerue, ils alternent valses et
tangos en compilant comme autant
de clins d'œil rageurs les musiques
qu'utilisent nos grandes banques
européennes pour se faire reluire
le blason dans les publicités.*

*Comme un tel cauchemar
s'avère souvent annonciateur
de bien pire, ils s'inventent en
témoins d'une après-fin du monde,
en évoquant avec nostalgie
la grandeur passée de Paris,
Londres ou Zurich, villes réduites
à l'état de purs souvenirs pour
cause de guerre planétaire.*

*Alors qu'on pense à une version
contemporaine du Bal d'Ettore
Scola (1983), ils préfèrent citer
Le Mépris de Godard (1963) et
La Jetée de Chris Marker (1962),
et se réfèrent, à travers leur
détermination à ne jamais s'arrêter
de danser, à On achève bien
les chevaux de Sydney Pollack
(1969). Le choc inoubliable
d'un spectacle invité pour sa
première en France par l'équipe
de la Manufacture Atlantique
(Françoise Roux, Frédéric
Maragnani et Hervé Pons)
à l'occasion de l'ouverture au
public de leur lieu dans le cadre
du festival Novart de Bordeaux.*

Late Night par le Blitz Theatre Group,
le 19 janvier à la Filature, Mulhouse

Patrick Sourd

- Au Poulailier -
(www.aupoulailier.com)
10 décembre 2012

Au Poulailier

Late Night

Conception, texte et mise en scène du Blitz Theatre Group

Comédie de Reims, les 4 et 5 décembre 2012

Spectacle en grec, surtitré en français

Ils peuvent se targuer d'être les seuls à quitter plusieurs fois par saison le sol grec pour jouer dans certains des plus grands théâtres européens qui, souvent, sont aussi leurs co-producteurs. Le Blitz Theatre Group s'ajoute aujourd'hui à la très *short list* des artistes grecs contemporains qui ont réussi à franchir les frontières de leur pays. Est-ce symptomatique de la crise que la Grèce est en train de traverser, crise qui projette le pays au centre de l'actualité, et par la même occasion devient le malheureux levier pour – enfin – s'intéresser à sa production artistique ? Les créations du Blitz Theatre Group seraient-elles par nature plus intéressantes, voire simplement plus exportables, que celles de leurs prédécesseurs ? Si le vrai et le faux de ces hypothèses est difficile à doser, le collectif grec appartient à cette constellation d'artistes née avec le renouveau, sous la direction de Giorgos Loukos, du Festival d'Athènes et son ouverture à la création européenne. À mi-chemin entre performance et théâtre, les propositions du Blitz Theatre Group étonnent par le langage innovant que crée un agencement simple mais déroutant de formes pas forcément neuves. Un langage que la nostalgie imprègne, tragique et froide à la fois : la catastrophe est accomplie, les sentiments sont désormais taris.



Late Night est une nuit blanche et interminable que trois hommes et trois femmes traversent ensemble dans une vieille salle de danse jonchée de gravats. Que fait-on tard la nuit pour passer le temps ? Que fait-on tard une nuit, après la catastrophe, celle qui a dévasté toute l'Europe, qui a réduit en poussière les ponts et les places, qui a fracassé nos amours, qui a anéanti les théories qui donnaient sens à nos vies ? Cette nuit-là, ils se souviennent. Par bribes, en commençant inexorablement par un mélancolique « ces jours là », leurs souvenirs se réactivent, se ressassent et se livrent, non pas pour composer une fresque de la catastrophe, encore moins pour créer des refuges de bonheur en invoquant l'époque enchantée de la paix, mais pour permettre, simplement, à la vie de continuer. Puis, cette nuit, trois hommes et trois femmes essayent de se distraire. Alors ils s'inventent et se montrent de petits tours de magie et autres astuces, un peu comme d'autres se racontent des histoires drôles. Sauf qu'en ces temps où « on ne croit plus à rien », les amusements sont comme les espoirs, ratatinés, nuls, foireux et tristes. Alors, ils dansent. Ils dansent la valse jusqu'à l'épuisement, pour résister, pour ne pas mourir.



LA CHRONIQUE THÉÂTRE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Valse au bord du gouffre

Novart 2012, biennale des arts de la scène avec pour thème « **Les inventeurs** », s'est achevée à Bordeaux vendredi dernier. Le directeur artistique, Frédéric Maragnani, à la tête de la Manufacture Atlantique, a fait appel à dix équipes internationales et onze locales, ce qui aboutit, au bas mot, à onze créations proprement dites et des manifestations adjacentes : expositions, concerts, lectures, performances, toutes preuves de vitalité créatrice. Le Blitz Theatre Group, qui vient d'Athènes, a présenté *Late Night*, en langue grecque surtitrée en français. Ils sont trois hommes et trois femmes, posés au début face au public sur des chaises en fond de scène. Peu à peu ils s'ébrouent, les couples se forment, entament une démonstration de danse de salon. La valse s'impose, lancinante, tandis que des haut-parleurs donnent des ordres, crachotent des bribes d'histoires, laissent s'inter les échos d'un passé prestigieux.

De temps en temps, essouffés, stoppant net leur élan, ils se succèdent à la queue leu leu devant un micro planté côté cour et livrent par rafales des considérations personnelles. Il est aussi question de guerres multiples... Discerner qu'il s'agit d'une métaphore en mouvement du désastre spirituel que vit la Grèce à la suite de la catastrophe économique qui l'atterre, ce n'est pas sorcier.

Une tentative
simulée
d'étourdissement
physique et
nerveux consécutif
au tourbillon des
corps.

d'absolu désarroi, réside dans l'élégance résolue de la forme. Ce serait comme *On achève bien les chevaux*, à l'européenne, sans débraillé.

L'intérêt de *Late Night*, où les interprètes s'impliquent nommément (Yiorgos, Sofia, Christos, Aggeliki...) dans une tentative simulée d'étourdissement physique et nerveux consécutif au tourbillon des corps, tout en prononçant des mots

Autre chose advient par ailleurs avec Les chiens de Navarre, qui ont montré au Galet, à Pessac, une épastrouillante dinguerie collective orchestrée par Christophe Meurisse, intitulée *Nous avons les machines*. On est accueilli par trois types et une fille, tous à poil jusqu'au-dessus de la ceinture, qui vous balancent des vannes et se paient votre fiole. Ces trublions rigolards s'effacent devant une espèce de conseil municipal qui prépare la fête d'un bled. S'y disent toutes les prétentieuses conneries de la communication et coule la tiède limonade humanitaire jusqu'au moment où quelqu'un pète les plombs comme on dit et saccage son fauteuil, avant qu'une chienliit formidable se déchaîne sur scène. Rebelote en seconde partie avec le même genre de situation en un futur lointain, genre symposium sur le vivre ensemble intergalactique. Au début, c'est « cool », puis ça dérape. Le meneur de jeu, déculotté, mime un téléphonage interstellaire en faisant parler son cul ! Après, les autres le bouffent tout cru... C'est farce, rabelaisien, libertaire, avec un fastueux goût pour le jeu de massacre.

Au Cap Sciences, remarquable établissement à vocation didactique, c'était une conférence performance dans le cadre de l'exposition internationale sur la grotte de Lascaux, laquelle, couverte de champignons à cause de l'haleine touristique planétaire, est fermée au public. On suivait attentivement l'archéologue Jean-Michel Geneste, à l'érudition partageuse, nous dévoilant les arcanes de l'art paléolithique dans ses sublimes figurations animalières. C'était ensuite au tour du saxophoniste Jean-Louis Chautemps, parfait monument humain du jazz et pataphysicien émérite, d'inventer la musique d'il y a vingt mille ans, au fil d'une orgie de sons cavemeuse, avec grognements, hurlements, murmures et cris primaux savamment distillés. Admirable retour à l'oreille initiale. Tout ça valait vraiment le coup.

A Bordeaux, une troupe grecque fait l'événement

« Late Night », du Blitz Theatre Group, illumine la Manufacture Atlantique. Les voici en tournée

Théâtre

Bordeaux

(Envoyée spéciale)

Il y a du nouveau à Bordeaux : une façade repeinte d'un beau bleu qui évoque l'océan. C'est celle de la Manufacture Atlantique, une ancienne fabrique de chaussures reconvertie en salle de spectacles, il y a une quinzaine d'années. Depuis février, elle est dirigée par l'acteur et metteur en scène Frédéric Maragnani, qui lui donne un nouvel essor. Avec son équipe, il entend en faire un lieu de création pour les compagnies émergentes qui peinent à trouver leur place dans les grandes structures, et de vie pour les gens du quartier Belcier – une zone d'intérêt national en plein développement, à la lisière de Bègles, la commune dirigée par Noël Mamère – qui pourront venir dans la journée, pour lire, travailler ou bavarder dans un bar sous les arbres, à aménager.

Pour l'instant, seuls la façade et le hall de La Manufacture ont été

repeints. Mais, à un de ces signes qui ne trompent pas, on sent que quelque chose se passe : un très grand lit trône dans le hall, sur le sol. Avec des coussins, et des spectateurs qui s'y lovent en attendant le spectacle. On voyait ainsi des amoureux enlacés, mardi 27 novembre, avant la représentation de *Late Night*, un excellent spectacle présenté par une compagnie grecque, le Blitz Theatre Group, dans le cadre de Novart.

Ce festival a été créé il y a neuf ans et chaque édition est confiée à un acteur culturel local. En 2011, c'était Dominique Pitoiset, le directeur du Théâtre national de Bordeaux-Aquitaine (TNBA). Cette année, c'est La Manufacture Atlantique qui a ce privilège. Elle a choisi pour thème « Les Inventeurs », et demandé à chaque partenaire de programmer « son » inventeur. L'Opéra de Bordeaux a opté pour le compositeur franco-argentin Oscar Strasnoy, avec la création mondiale de *Slutchai* ; le TNBA, pour Anna Nozière et son spectacle *La Petite*. Frédéric Maragnani et

son équipe ont privilégié la création internationale, avec le performeur sud-africain Steven Cohen, le chorégraphe new-yorkais Daniel Linehan, ou le Blitz Theater Group, et sa *Late Night* présentée quasiment en clôture de Novart.

Alain Juppé est venu voir le spectacle le soir de la première, lundi

Trois couples valsent jusqu'à l'épuisement dans une vieille salle de bal

26 novembre. Quand un membre de l'équipe de La Manufacture lui a dit : « Vous savez, *Late Night* parle de crise », le maire de Bordeaux a souri : « Les crises, j'en ai l'habitude en ce moment. » Mais celle dont parlent les Grecs est bien loin de celle de l'UMP. Elle plonge dans l'histoire de l'Europe, sans chercher la vérité historique, mais partant d'un constat : tout s'effondre, une guerre inconnue se joue, et la révolution est morte. Voilà ce que

nous racontent trois hommes et trois femmes. En dansant.

Car ils valsent, jusqu'à l'épuisement, dans une vieille salle de bal. Ils sont réunis comme les survivants d'une époque qu'ils voudraient ne pas oublier, et donnent à leur corps l'élan affolé de la vie à laquelle ils ne veulent pas dire adieu. *Late Night* pourrait ressembler à *On achève bien les chevaux*, le film de Sydney Pollack sur la crise de 1929. Mais seule la facture s'en approche. Tout en dansant, les six protagonistes égrènent leurs souvenirs au micro. Ils font des concours absurdes. Ils sont fins, profonds et drôles : c'est leur façon de valser, à trois temps (pour citer Jacques Brel) sur une catastrophe possible, qui nous concerne tous. ■

BRIGITTE SALINO

Late Night, par le Blitz Theatre Group au Théâtre de la Manufacture, 8 rue Baron-Louis, Nancy. Le 30 novembre à 21 heures et le 1^{er} décembre à 19 heures. 21 €. Tél. : 03-83-37-42-42. A la Comédie de Reims (51), les 4 et 5 décembre. Lacomediedereims.fr